Le mysticisme gidien raconté par André Walter

Les Cahiers et les poésies d'André Walter

Saida BEN SALEM

Laboratoire Ecole et Littérature, Université de Monastir Tunisie.

Résumé : Le mysticisme se présente à travers l'œuvre et la vie de Gide comme une quête d'un certain idéalisme et d'une morale qu'il tentera d'appliquer à tous les domaines. La quête du mysticisme perd ainsi peu à peu toute conation religieuse en relation directe avec Dieu, elle devient paradoxalement une recherche d'une certaine forme de pureté et d'absolu.

Mots-clés : mysticisme, poésie, symbolisme

1 Introduction

Le mysticisme chez Gide s'inscrit dans la logique gidienne de la manifestation de soi. Cette redéfinition, fût-elle indirecte, a fait l'objet de toutes les attentions depuis la première moitié du XX^{e} siècle. Le mysticisme se présente à travers l'œuvre et la vie de Gide comme une quête d'un certain idéalisme et d'une morale, comme une valeur qu'il tentera d'appliquer à tous les domaines. La quête du mysticisme perd ainsi peu à peu toute conation religieuse en relation directe avec Dieu, elle devient paradoxalement une recherche d'une certaine forme de pureté et d'absolu. Le mysticisme est pour l'écrivain un substantif qui exprime un certain état très élevé de la pureté. La notion dépasse le cadre restreint de la religion pour toucher d'autres plans, moral, social et politique.

A travers cette étude des *Cahiers et des Poésies d'André Walter d'André Gide*, on essayera, en effet, de répondre à ces questions : Dans quelle mesure peut-on relier mysticisme et symbolisme chez André Gide ? Quelle est l'origine du mysticisme gidien ?

Les Cahiers et les Poésies d'André Walter sont elles des œuvres mystiques au sens premier du terme ? Enfin, peut-on trouver des réponses à la question du mysticisme gidien dans la notion de poésie pure ?

2 Symbolisme et mysticisme

André Gide a clairement posé dans ses premiers romans le problème de la pureté de l'être et de l'aspiration mystique. Préoccupation qui n'est pas neuve et avec laquelle il rejoint le cercle symboliste rêveur.

La pureté de l'écriture trouve son origine dans le mysticisme et l'amour de Dieu. En s'affirmant au début de sa carrière comme poète, sa poésie prend peu à peu une forme spirituelle. Pureté et religion deviennent de plus en plus indissociables voire synonymes. C'est principalement chez Mallarmé que Gide trouve l'écho et l'épanouissement de son symbolisme naissant ainsi qu'un reflet d'un monde mystique et une profonde recherche de l'absolu : « Tout l'honneur est la reconnaissance ou la création d'un absolu. » [1] L'absolu se présente comme un ingrédient nécessaire pour la formation du poète : « une idée du poète pur se rencontre sur les chemins de l'absolu, avec la notion de poésie pure. » [2]

La lecture de Mallarmé se révèle primordiale pour la compréhension des œuvres du début de Gide : « la découverte de Mallarmé [...] s'impose à notre sens, comme l'une des clés de lecture les plus fécondes pour comprendre la manière dont les premières œuvres de Gide réalisent leurs vocations éthiques à travers l'esthétique » [3]. Ce qui a inspiré Gide, c'est avant tout cet affranchissement de la poésie mallarméenne de tout référent extérieur. L'œuvre s'impose au lecteur : indépendante, dépourvue d'arrière plan, elle ne parle que d'elle-même. Cette forme fuyante de l'œuvre d'art qui ne reflète rien, a fait que les thèses de Mallarmé et de Gide étaient considérées comme des offenses.

La non-subordination de l'œuvre de Gide et son caractère indépendant et relatif trouvent ainsi leur origine dans l'univers mallarméen. Sa quête de l'absolu s'est sans doute renforcée sous le règne du symbolisme. Gide revient souvent sur cet épisode de sa vie en 1935 :

> Sous l'influence de Mallarmé, sans trop nous en rendre compte, nous étions plusieurs, et en pleine réaction contre le naturalisme, à n'admettre rien que l'absolu. Nous rêvions, en ce temps, des œuvres d'art en dehors des "contingences". Il n'y avait chez nous, à propos des questions sociales, point tant ignorance et aveuglement que mépris né d'une méprise... [4]

L'idéal mallarméen s'est vite propagé au sein du groupe symboliste qui aspire depuis à un certain idéal absolu. « Son mal (Mallarmé) n'est pas d'être parmi les hommes

1. Albert Thibaudet, *La poésie de Stéphane Mallarmé*, Paris, Gallimard, 1926, p. 159.
2. *Ibid.*
3. *Le roman Symboliste, un art de l'extrême conscience*, op. cit., p. 398.
4. *André Gide J. Schlumberger, Correspondances,* Lettre de Gide à J. Schlumberger, 1 mars 1935, Paris, Gallimard, 1993, p. 862.

Published in : EL ALOUI, A. ; KHALFALLAH, N. (dir.) (2020), *Les enjeux de l'écriture mystique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003768 doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003768

et le monde, mais de vouloir s'en évader ; voilà la faute, l'erreur du poète. » [5] Cette recherche de l'absolu passe essentiellement par un acte de dépouillement du "vieil homme", « car ce qu'il trouve d'abord en lui, ce sont des désirs, des émotions, des images, c'est l'inconscient que nous portons au fond de nous même » [6]. Peu à peu, Mallarmé a réussi une certaine forme d'évasion, en se dépouillant de toute substance humaine et en quittant « son moi impur ».

Fortement fasciné par l'état de dépouillement de la poésie de Mallarmé, et à force de vouloir fuir la réalité, *Les Cahiers* finissent par devenir un roman psychologique (nom donné par Gide). Barrès lance en même temps la formule « psychologie symboliste » à laquelle il associe immédiatement *Les Cahiers d'André Walter*. Le symbolisme gidien trouve son expansion au début des années 1890 et plus exactement entre 1891 et 1893, des écrits comme *Les Cahiers*, *Le Traité de Narcisse* et *Le Voyage d'Urien* manifestent cette recherche de l'absolu.

3 Mysticisme et vocation poétique

Le cas d'André Gide illustre bien l'hypothèse de Judith Schlanger dans son livre sur la vocation : « l'appel de cette vocation moderne vient de l'intérieur. Elle est la voix de la vérité intime et de la virtualité profonde [...] Il s'agit de reconnaître son désir d'activité le plus profond et de lui confier sa vie » [7]. Pour elle, le choix de devenir poète est d'une part l'appel d'une voix intime et d'autre part le résultat d'un environnement social, politique et économique qui favorise la reconnaissance de cette vocation. « C'est poète que je veux être », écrit Gide.

Cette manière de concevoir l'avenir fait de la construction de son œuvre le résultat d'une vocation qu'il qualifiera de "divine", une espèce d'élection mystique qui donnera à l'adolescent une prédestination d'écrivain.

A sa vocation littéraire s'ajoute alors une vocation religieuse ; celle du grand "bouleversement mystique" de sa vie et son éveil à l'amour de sa cousine Madeleine. C'est d'ailleurs, lors d'un séjour à Rouen dans les années qui suivent ses treize ans, que Gide tombe amoureux de Madeleine. Pour lui, il s'agit d'une métamorphose, d'une révolution qui d'un seul coup l'arrache à ce sentiment d'infériorité, d'angoisse et d'inquiétude qui l'accable.

Cette atmosphère de foi et de mysticisme va enfoncer Gide dans un monde parallèle où privation et foi en Dieu font la loi. Cette expérience nous rappelle les années passées en Province où le seul bonheur était sa relation avec sa cousine et les rapports privilégiés qu'il entretenait avec la nature. Il serait intéressant de signaler dans ce contexte que si Gide va se retourner contre ses idéaux religieux de la jeunesse lors de l'âge adulte, il conservera néanmoins cet amour de la perfection et de l'exigence qu'il va témoigner par une recherche du roman pur.

5. Guy Michaud, *Message poétique du symbolisme*, librairie Nizet, Paris, 1951.
6. *Ibid.*, p. 168.
7. *La Vocation*, op. cit, p. 12.

Published in : EL ALOUI, A. ; KHALFALLAH, N. (dir.) (2020), *Les enjeux de l'écriture mystique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003768 doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003768

4 Origine du mysticisme gidien

Un bon chrétien doit, selon Gide, donc vivre dans une lutte permanente contre la concupiscence de la chair. Un état de vertu qu'il ne peut atteindre que dans l'abnégation, l'abstinence et la prière en se consacrant à Dieu : « Veillez et priez de peur de succomber-répète André Walter [...] traitez durablement votre chair [...] Il faut lutter continûment douloureusement. » [8] C'est évidemment dans cet esprit que Gide est éduqué : rejet total du corps au profit de l'âme de nature suprême. L'adolescence de Gide a été marquée par des périodes d'ascétisme et de mysticisme, quêtes d'un "état séraphique" qu'il cherchait à atteindre par "macération" et en dormant "sur une planche".

En plaçant l'enfance de Gide sous le signe de la maladie d'une part et de la culpabilité d'autre part (culpabilité due aux mauvaises habitudes), on peut comprendre la raison pour laquelle le jeune Gide, voit dans cette passion un salut qui loin de toute impulsion physique peut élever son âme vers un monde mystique. « La vocation religieuse a cependant toujours le caractère d'une élection spirituelle. L'appel vient de haut et de loin, il est transcendant et hétéronome » [9]. La vocation religieuse que le jeune homme retrouve dans l'amour incarne plus que toute autre vocation le bonheur et l'équilibre de la vie sociale et de la vie virtuelle.

L'illustration de cette vocation puritaine, de cette hantise de l'être pur s'étale sur toute l'œuvre de Gide depuis ses premiers écrits de jeunesse à commencer par *Les Poésies d'André Walter* (1892) somme de sa jeunesse et déclaration d'amour à sa cousine, jusqu'à ce qu'il appelle son dernier roman *Les Faux Monnayeurs* 1925.

L'amour se confond alors avec l'appel de Dieu : « Mon amour enfantin se confondait avec mes premières ferveurs religieuses, ou du moins il entrait dans celle-ci, à cause d'elle une sorte d'émulation. Il me semblait également, en m'approchant de Dieu, m'approchant d'elle, et j'aimais dans cette lente ascension, sentir le sol autour d'elle et de moi se rétrécir. » [10] Trois vocations se rejoignent ici pour faire ce que Gide était devenu à cette époque : Poésie, Amour et Mysticisme ; des armes qu'il utilise pour échapper à sa réalité impure, et à ses pratiques malsaines que même la surveillance austère de sa mère (promenades, études, lectures) ne peut contrôler.

Scandalisé par la conduite de la mère de Madeleine et saisi de compassion devant les larmes de sa cousine, Gide prend conscience de l'amour naissant : « J'avais jusqu'à ce soir erré à l'aventure ; je découvris soudain un nouvel orient de ma vie. » [11] L'amour se présente comme un salut et Madeleine comme une sainte capable de le ramener à Dieu et à la religion. La découverte de soi à travers l'amour est chez Gide une réaction contre le péché commis par la mère de Madeleine, Mathilde Rondeau. C'est, sous le nom de Lucie Buclien, figure emblématique de l'impureté incarnée, qu'on la retrouve dans *La Porte Etroite* : « Dans un petit citerneau de potager, je trempai mon mouchoir, l'appliquai sur mon front, lavai, frottai mes joues, mon cou, tout ce

8. *Cahiers D'André Walter, André Gide Romans et Récits*, p. 72-73.
9. *La Vocation*, op. cit, p. 15-16.
10. André Gide, *Et nunc manet in te, suivi de Journal intime*, Neuchâtel, Paris, 1951. p. 18.
11. *Si le grain ne meurt, in Romans et Récits*, op. cit, p. 131.

Published in : EL ALOUI, A. ; KHALFALLAH, N. (dir.) (2020), *Les enjeux de l'écriture mystique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003768 doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003768

que cette femme avait touché. » [12] Il faut dire que la femme était considérée par Gide comme un être impur et démoniaque. En effet, il distingue pendant sa jeunesse deux catégories de femmes ; les saintes, des êtres purs et les putains, êtres de désir. Pour lui le désir n'est pas humain ; il est l'attribut du démon.

> On a trop insisté sur l'angélisme de Gide, on a trop dit que pour Gide il n'y avait que deux sortes de femmes, les saintes créatures qui s'étaient penchées sur son berceau, et les créatures rodeuses et quêteuses qui faisaient peur au jeune André Walter. Puisque Gide prisait d'abord dès l'abord la liberté du bâtard, puisqu'il créait dès ses œuvres de jeunesse des Ellis la brune et des Agnèles qui voulait partir, puisqu'on ne fait des bâtards ni avec des anges asexués, ni avec des prostituées, la conclusion s'impose qu'il fallait envisager une troisième catégorie de personnages féminins... [13]

Gide avoue dans *Et Nunc Manet In Te* qu'il n'a jamais compris, ou pour être franc n'a jamais accepté le désir féminin :

> Les désirs, pensais-je sont le propre de l'homme : il m'était rassurant de ne pas admettre que la femme en pût éprouver de semblables : ou seulement les femmes de "mauvaise vie". Telle était mon inconscience, il faut bien que j'avoue cette énormité et qui ne peut trouver d'explication ou d'excuse que dans l'ignorance où m'avait entretenu la vie, ne m'ayant présenté d'exemples que de ces admirables figures de femmes, penchées au-dessus de mon enfance, de ma mère d'abord, de Mademoiselle Shackleton, de mes tantes Claire et Lucile, modèles de décence, d'honnêteté, de réserve, à qui le prêt du moindre trouble de la chair eût fait injure, me semblait-il. [14]

Il faut tout de même mettre l'accent sur le rôle que va jouer l'éducation protestante incarnée par sa mère sur la personnalité et la formation du jeune garçon, qui a récemment perdu son père et a perdu avec lui tout repère masculin et paternel.

> Elle (la mère) apparaît comme une incarnation de la vertu sans grâce, de la morale sans complaisance et de la religion sans amour. C'est la mère romaine des Anciens, la mère cornélienne des classiques, la mère virile des psychanalystes, qui donnera par réaction à son fils l'horreur des vertus romaines, de Corneille et de l'autorité. D'un mot, elle est la puritaine. [15]

Envahi par un amour et une attention féminine exagérée, ce qui a favorisé son indifférence envers la femme, Gide trouve refuge dans ses désirs sur les partenaires du même sexe. Il y fait allusion d'ailleurs dans *Et Nunc Manet In Te* : « Entouré, pendant les vacances d'été tout au moins, d'enfants de mon âge ou un peu plus jeunes, mes privautés avec les garçons ne descendaient jamais plus bas que la ceinture ; avec les

12. *La Porte Etroite, in Romans et Récits*, op. cit, p. 816.
13. Georges Strauss, *Les Faux Monnayeurs*, « Les personnages féminins des faux monnayeurs », in *André Gide le romancier*, textes réunis par Claude martin, Paris, Lettres Modernes Minard, 1984, p. 30
14. André Gide, *Et Nunc Manet In Te*, Neuchâtel, Paris, Ides et calendes, 1951. p. 23
15. Jean Delay, *La jeunesse d'André Gide, t.I*, Paris, Gallimard, 1992, p. 92.

Published in : EL ALOUI, A. ; KHALFALLAH, N. (dir.) (2020), *Les enjeux de l'écriture mystique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003768 doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003768

filles, j'y allais d'une totale indiscrétion. Oui, je gardais avec ceux-ci une assez grande réserve, où je crois qu'un psychologue perspicace eut pu voir déjà l'indice précisément de mon penchant. » [16]

Mais Gide ne cherche pas à voir un psychologue, il se fait son propre psychologue, en expliquant plusieurs années à l'avance la théorie des genres et comment le milieu socioculturel de l'enfant peut guider les goûts voire les choix sexuels de cet enfant devenu adulte. Il faut dire que si la théorie des genres critique principalement l'idée que le genre et l'orientation sexuelle seraient déterminés génétiquement, elle avance l'idée selon laquelle la sexualité mais aussi le genre social (masculin ou féminin) d'un individu ne sont pas déterminés exclusivement par son sexe biologique (mâle ou femelle), mais principalement par son environnement socio-culturel et son histoire de vie.

Cette situation va très vite engendrer, chez le garçon de treize ans des crises d'angoisse. Le fait de se retrouver tout seul face à une mère possessive, conformiste ne fait qu'aggraver son sentiment de solitude et son déséquilibre et assombrit l'image de la famille en ses yeux qui finit par devenir une « cellule sociale ». Armand, fils du pasteur Vedel, se fait l'interprète de Gide quand il déclare ceci : « Tu ne sais pas ce que peut faire de nous une première éducation puritaine. Elle vous laisse au cœur un ressentiment dont on ne peut plus jamais se guérir. » [17] Gide comme la plupart de ses héros a gardé ce sentiment profond de frustration mélangée au puritanisme

André Gide est éduqué dans une famille extrêmement religieuse de vocation essentiellement puritaine, et ceci pourrait expliquer en grande partie cette hantise de "l'être pur" dont il témoigne dès son jeune âge, une pureté qui à cette époque fut pour lui une forme de vertu. La découverte de la Bible et de la religion sont des facteurs qui vont aggraver le sentiment de la culpabilité de l'enfant : « Le désir de la chair c'est la mort, tandis que le désir de l'esprit c'est la vie et la paix, puisque le désir de la chair est ennemi de Dieu. » [18]

La femme fut souvent interdite et reliée au péché, au vice et à la transgression des lois, c'est ce qui va confirmer le dégoût de l'écrivain pour ce sexe. D'ailleurs l'anecdote de sa cousine qu'il avait mordue, dévoile les sentiments d'un enfant frustré dont la privation se mélange avec la répugnance :

> Je m'avançais. La cousine de Flaux m'attirait contre elle en me baissant, ce qui découvrit son épaule. Devant l'éclat de cette chair, je ne sais quel vertige me prit ; au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante, j'y allai d'un grand coup de dents. La cousine fit un grand cri de douleur ; j'en fis un d'horreur ; puis je crachai, en plein dégoût. [19]

Cette exclusion totale de la femme en tant qu'être désirable, aura des conséquences profondes sur l'homme et l'œuvre.

16. *Et nunc manet in te, suivi de Journal intime*, op. cit., p. 30-31.
17. *Les Faux monnayeurs, in Romans et Récits*, p. 451.
18. Epître aux Romains, op. cit., VII 6-7.
19. *Si le grain ne meurt*, *in Romans et Récits,* op. cit, p. 6.

Published in : EL ALOUI, A. ; KHALFALLAH, N. (dir.) (2020), *Les enjeux de l'écriture mystique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003768 doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003768

L'amour hétérosexuel est souvent décrit comme une sorte de mésaventure dont Bernard par exemple se rappelle avec beaucoup de regret et même de dégoût : « Eh bien ! mon vieux, c'est dégoûtant. C'est horrible... Après, j'avais envie de cracher, de vomir, de m'arracher la peau, de me tuer. » [20]

La relation de Gide avec les femmes semble relever du malentendu, de l'échec de l'amour. La notion de pureté revient chez Gide chargée d'une forte signification ; contrairement à sa mère qui garde de son éducation puritaine son aspect rigide et sévère, Gide ne gardera de sa première éducation qu'un certain goût du dépouillement et le culte de la sincérité.

5 Echec de l'écriture walterienne

Walter, double romanesque de Gide cherche un équilibre parfait entre l'émotion mystique et l'acte de l'écriture. Le problème de Walter n'est pas la remémoration de l'expérience mystique en elle-même mais la volonté de réussir une écriture pure qui peut traduire l'état de mysticisme sans succomber à l'émotion. André Walter décrit ainsi un compagnon chez qui il a trouvé cette œuvre parfaite encore inaccessible pour lui : « *son écriture est d'une perfection impeccable, figée – décourageante. Car je sentais auprès ma langue si fluide encore et comme illimitée. Je voudrais l'enserrer dans des formes rythmiques, mais l'émotion toujours fait éclater ma phrase ; je n'en écris que des débris.* » [21]

Et écrit plus loin : « je voudrais la forme si lyrique et si frémissante que la poésie en profuse malgré les lignes si rigides [...] les lignes géométrique » [22]

Cet idéal auquel aspire Walter et à travers lui Gide ne verra jamais le jour ; et la volonté de concilier mysticisme et écriture pure échouera. L'écriture devient alors impossible : « [...] maintenant cela m'écœure d'écrire la phrase n'est pas pour ces choses, émotions trop pure pour être parlées ; * j'ai peur qu'une rhétorique, d'ailleurs impuissante ne profane ; par haine des mots que j'ai trop aimés, je voudrais mal écrire exprès. Je rompais les harmonies, fussent-elles fortuites. » [23]

Gide se retourne contre cette littérature qui cherche à transposer l'état de mysticisme à travers une écriture, voire une poésie pure. Ses cahiers et ses poésies se transforment en une critique de cette poésie dite pure.

6 Mysticisme et poésie pure

> « Très vite l'affaire de" la poésie pure" devait fixer pour longtemps la modernité autour de la catégorie de la" pureté ". » [24]

Si l'on choisit de parler de poésie pure tout en cherchant des réponses à la question de mysticisme, c'est que les deux notions n'étaient jamais très loin l'une de l'autre ; elles

20. *Les Faux Monnayeurs*, *in Romans et Récits,* op. cit, p. 38.
21. *Cahiers et poésies D'André Walter, André Gide Romans et Récits*, p 71
22. *Cahiers et poésies D'André Walter, André Gide Romans et Récits*,P 92
23. IBID 38
24. Antoine compagnon, *Baudelaire devant l'innombrable*, Paris, Presse de l'université Paris Sorbonne, 2003, p. 27.

Published in : EL ALOUI, A. ; KHALFALLAH, N. (dir.) (2020), *Les enjeux de l'écriture mystique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003768 doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003768

se sont croisées à plusieurs reprises. Gide n'était jamais neutre face à cette question, il n'a pas cessé de donner son avis concernant la poésie pure souvent en la critiquant, surtout quand il est question de l'abbé Bremond.

Historiquement parlant, la notion de poésie pure n'est pas du tout une notion neuve vu qu' : « on la retrouve à peu près sous le même aspect dans *Le principe poétique* d'Edgar Poe et l'on peut dire que c'est elle qui, formulée ou non ; préside à l'esthétique baudelairienne, [. . .] Verlaine vint ensuite qui, dans son *Art poétique*, édicta le précepte fameux : " prends l'éloquence et tords-lui le cou "(Verlaine) » [25]. En historien, Porché distingue toutefois "la poésie pure" dans son acceptation devenue courante de poésie "dépouillée de toute rhétorique oratoire" et la poésie pure de Mallarmé qui, à l'instar du roman gidien, une poésie "sans sujet".

L'acte de dépouillement s'attaque en premier lieu au sujet de l'œuvre d'art. Une poésie sans sujet est avant tout une poésie en quête de l'absolu : « l'absolu, c'était" au creux néant musicien" (Mallarmé), une poésie déliée (ab-soluta), délivrée peut-être, de tous les sujets qui la remplissaient habituellement. Pour accéder à cet espace pur [. . .], où "rien n'aura[it] lieu que le lieu ", le poète devrait dépouiller le réel homme. » [26] Même si Gide réussit à se détacher de l'héritage mallarméen, il gardera quelques principes qui vont servir sa théorie du roman pur, entre autres « ce goût du marivaudage avec l'absolu. » [27]

Or quels sont ces éléments qui n'appartiennent pas spécifiquement à la poésie et dont Mallarmé veut se débarrasser ? « Le poète avait en effet vidé la poésie de tout sujet dont elle se nourrissait immémorialement : à savoir les récits que racontaient l'épopée et le théâtre, le roman, ou bien les sentiments (amour, mort, nature, patriotisme) que chante les stances lyriques, ou encore les pensées de l'esprit dont on faisait les poèmes didactiques ou philosophiques » [28]. Le plus invraisemblable reste pour Mallarmé l'effacement du poète qui s'exclut lui même. Comment alors répondre à la question de Genette « qui voit » ? et « qui parle » ?

Mallarmé est le seul à pouvoir réaliser cette poésie pure au sens ésotérique du terme, une poésie qu'on décrit comme "vide et stérile".

Chez Mallarmé, la poésie est à relier essentiellement à la religion, et c'est bien en cela que se dévoilent l'originalité et la réussite du poète : il a bien réussi à unir l'art et la religion, le profane et le sacré pour n'en faire qu'un. Surtout lorsqu'on croit qu'« à la limite de son élan poétique, il y a une sorte de messe. » Il s'agit d'ailleurs pour Thibaudet d'un saint qui ne figure pas dans notre calendrier. Dans *La Poésie de Stéphane Mallarmé,* Thibaudet met l'accent sur le fait qu'« il ne s'agit, sous ce signe de Mallarmé, pas seulement de poésie pure mais aussi et surtout de littérature pure. » [29] Mais si l'on associe souvent la littérature à la religion chez Mallarmé ce n'est pas dans le sens où il s'agit d'une religion divine mais plutôt d'une religion littéraire.

25. Paul Valéry et la poésie pure, op. cit., p. 9.

26. Yves Delègue, *Revue d'histoire littéraire de France*, Paris, Puf, septembre octobre2001, 101e année, n° 5, p. 1423.

27. *Œuvres complètes*, *Lettre de Valéry à Mallarmé*, éd. Mord, Paris, Strasbourg, p. 330.

28. Yves Delègue, « Mallarmé, le sujet de la poésie », Revue d'histoire littéraire de la France, 2001/5, vol. 101, Presses Universitaires de France, p. 1423.

29. *Réflexions sur la littérature*, op. cit., p. 1130.

Published in : EL ALOUI, A. ; KHALFALLAH, N. (dir.) (2020), *Les enjeux de l'écriture mystique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003768 doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003768

Bertrand Marchal dans sa Religion de Mallarmé, situe la notion dans un univers de crise.

Outre son caractère mystique, une poésie pure est essentiellement une poésie nue : une poésie découverte, dépouillée de tout ornement, de tout masque qui risque de compromettre son essence. La nudité est aussi la pureté de la naissance, de la genèse, une pureté qui précède toute intervention malfaisante de l'homme :

> La nudité d'Hérodiade paraît le symbole de sa poésie, nudité mystique qui supporte les draperies du père et qui en se dévoilant mourrait à la fois de sa splendeur excessive et du sursaut de sa pudeur. Il garda cette vision de la poésie pure de la poésie nue par delà tout décor et tout épanouissement extérieur. [30]

Rien de plus beau ou de plus pur qu'un *Après-midi d'un faune* publié en 1876 :« Dans l'œuvre de Mallarmé, *L'Après-midi d'un faune* est le morceau des connaisseurs ; ce morceau forme le point central parfait, à la fois simple et raffiné, où viennent converger toutes les directions flexibles, toutes les époques de son talent. Rien n'est peut-être allé si loin que ce poème dans la voie de la poésie pure [. . .] » [31] déclare Albert Thibaudet.

Thibaudet se sert de la notion pour diviser les poètes en deux groupes distincts : les poètes de type « vates » et les poètes de type « faber ». Les premiers sont les hommes de l'inspiration, ils sont les mystiques de l'âme, des poètes purs, des prophètes qui captent la suggestion divine comme Bremond et Paul Claudel. L'autre sorte de poètes est celle des grands esprits, des maîtres de la perfection susceptibles comme leur nom l'indique de fabriquer, ce sont des poètes fabricateurs, doués d'un sens de l'expérimentation tels Mallarmé et Paul Valéry.

L'initiative de Bremond coïncide historiquement avec la publication des *Faux Monnayeurs* en 1925. Deux manifestes de la pureté littéraires se confrontent depuis. Il faut admettre tout de même que c'est depuis *La porte étroite* (1909), que Gide manifeste son inquiétude face au problème de la poésie pure. Et si la poétique gidienne du roman pur se présente comme "ce que devrait être le roman", celle de la poésie pure de Bremond est plutôt "ce que ne devrait pas être la poésie".

Si l'Abbé cherche à dépouiller la poésie de ces taches, c'est pour les remplacer avec « le vrai moi » ou « la fine pointe de l'âme », empruntant ainsi des termes chers à Claudel Animus (l'esprit) et Anima (l'âme). Bremond procède par ce qu'il appelle une purge psychologique des activités de surface rationnelles, imaginatives et sensibles au profit des activités qui ne se réalisent qu'"à la fine pointe".

Ce" je ne sais quoi" est de l'ordre du surnaturel, de l'inexplicable, la poésie pure est un pur mouvement mystique vers Dieu. Toutefois, cette poésie qui trouve son origine dans l'élan vers Dieu, dans une forme de prière, demeure dépourvue de définition précise :

30. *La poésie de Stéphane Mallarmé*, op. cit, p. 146.
31. *Ibid.* p. 361.

Published in : EL ALOUI, A. ; KHALFALLAH, N. (dir.) (2020), *Les enjeux de l'écriture mystique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003768 doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003768

> J'entends par *chose pure,* la chose non pas en tant qu'elle sert à notre usage quotidien, mais en tant que dans la plénitude de son sens elle est de Dieu une image partielle, intelligible et délectable, et telle que le mot complet, le *mot* par excellence qui est racine et clef, en donne à notre esprit la parfaite intelligence, mais associé toujours à cette phrase qui nous entraîne [...]
> C'est en ce sens que la poésie rejoint la prière parce qu'elle dégage des choses leur essence pure qui est de créatures de Dieu et de témoignage à Dieu.
> Mais c'est en ce sens aussi qu'elle est infiniment inférieure à la prière parce que l'homme est fait pour Dieu seul et non pas pour les choses [...] [32]

La poésie pure s'apparente à la prière dans le sens où elle exclut toute présence matérielle de l'être au profit d'une présence purement spirituelle, tout disparaît devant l'essence même. « En réduisant l'éventail des facultés d'Anima, elle creuse en profondeur pour que, toutes les scories une fois écartée, ne subsiste que l'essentiel, qui est cette nature quasi divine, qui n'a plus, qu'un pas à franchir pour se projeter définitivement au lieu de la haute clarté. » [33] Toutefois, c'est ce même rapprochement qu'opèrent Claudel et Bremond dans *Prière et poésie* entre l'activité poétique et l'activité mystique, qui sera la source de malentendus et qui fera que Bremond est souvent mal jugé.

La poésie pure est désormais une poésie élitiste et, si Gide a réussi grâce à cette notion de pureté à s'éloigner des dogmes de la religion, Bremond s'en est servi pour se rapprocher plus de Dieu et développer son mysticisme. « C'est où l'on voit les affinités de M. André Gide et de M. l'abbé Bremond. M. André Gide, jadis presque intellectualiste, verse décidément dans le mysticisme. Ce n'est certes pas sainte Thérèse d'Avila ni Mme Guyon qui l'y ont mené. Ce serait plutôt Dostoïevski. » [34]

Même si Bremond, Mallarmé, Valéry et Gide était réunis sous la "chapelle" symboliste de la Rue de Rome, leurs visions de la littérature pure ne sont jamais les mêmes. Gide demeure celui qui dépasse de loin cette vision pour lui donner un sens complexe voire parfois critique.1925 ne fut pas l'année du dernier surgissement de la notion de la poésie pure avec l'Abbé Bremond, la question ne cessera pas facilement de faire gémir la presse.

Bibliographie

Œuvre gidienne

Les Cahiers et les poésies d'André Walter, édition de Claude Martin, coll. Poésie, Gallimard, Paris, 1986.

Et nunc manet in te, suivi de Journal intime, Neuchâtel, Paris, 1951.

La Porte Etroite, in Romans et Récits, coll. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 2009.

Les Faux monnayeurs, in Romans et Récits, coll. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 2009.

Si le grain ne meurt, in Romans et Récits, coll. Bibliothèque de la Pléiade Gallimard, 2009.

32. Paul Claudel, Lettre à l'Abbé Bremond sur l'inspiration poétique, 1927, reprise dans Positions et propositions, Œuvres complètes, Gallimard, 1959, p. 61

33. *Anima et la Sagesse, pour une poétique comparée de l'exégèse claudienne*, op. cit., p. 202.

34. Paul Souday, Le Temps, 4 février 1926, http://www.gidiana.net/Comptes_rendus/Presse_FM/CR_Souday_FM.html

Published in : EL ALOUI, A. ; KHALFALLAH, N. (dir.) (2020), *Les enjeux de l'écriture mystique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003768 doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003768

Gide, André, Schlumberger, *Jean, Correspondances,* Lettre de Gide à J. Schlumberger, 1 mars 1935, Gallimard, Paris, 1993.

Autres

Thibaudet, Albert, *La poésie de Stéphane Mallarmé*, Gallimard, Paris, 1926.

Thibaudet, Albert, Réflexions sur la littérature, Gallimard, Paris, 2007.

Compagnon, Antoine, *Baudelaire devant l'innombrable*, Presse de l'université Paris Sorbonne, Paris, 2003.

Strauss, Georges, *Les Faux Monnayeurs*, « Les personnages féminins des faux monnayeurs », in *André Gide le romancier*, textes réunis par Claude martin, Lettres Modernes Minard, Paris, 1984.

Michaud, Guy, *Message poétique du symbolisme*, librairie Nizet, Paris, 1951.

Delay, Jean, *La jeunesse d'André Gide, t.I*, Gallimard, Paris, 1992.

Schlanger, Judith, La Vocation, Seuil, Paris, 1997.

Souday, Paul, *Anima et la Sagesse, pour une poétique comparée de l'exégèse claudienne*, Le Temps, 4 février 1926, http://www.gidiana.net/Comptes_rendus/Presse_FM/CR_Souday_FM.html

Claudel Paul, Lettre à l'Abbé Bremond sur l'inspiration poétique, reprise dans Positions et propositions, Œuvres complètes, Gallimard. Paris,1927.

Stéphane Mallarmé, Œuvres complètes, *Lettre de Valéry à Mallarmé*, éd. Mord, Paris, Strasbourg, 1992

Michelet Jacquod, Valérie, *Le roman Symboliste*, *un art de l'extrême conscience*, Droz, 2008.

Delègue, Yves, « Mallarmé, le sujet de la poésie », Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 101, Presses Universitaires de France, 2001/5

Delègue, Yves, *Revue d'histoire littéraire de France*, Puf„ 101e année, n° 5, Paris septembre octobre 2001.

Published in : EL ALOUI, A. ; KHALFALLAH, N. (dir.) (2020), *Les enjeux de l'écriture mystique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003768 doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813003768